

EXPOSITION

Dans un tableau de Fra Angelico représentant le martyr de Côme et Damien (vers 1440, Musée du Louvre), l'artiste a figuré un enfant sur le point d'être mis à mort, les yeux recouverts d'un voile blanc. Dans la légère transparence de la peinture, il est possible de distinguer un détail troublant : les paupières du garçonnet sont baissées. L'image m'est revenue à la vue de petites toiles de Claire Tabouret actuellement présentées lors de l'exposition poétiquement Prosôpon à la galerie Isabelle Gounod, où des enfants semblent jouer à un colin-maillard funèbre, plus proche d'images d'exécution que d'anodins passe-temps. Il paraît évident, à leur vue, qu'ils ont les yeux violemment ouverts derrière le bandeau qui masque leur regard. Et qu'ils ont déjà trouvé ce qu'ils ont en train de chercher. Les mains sur les genoux, ils n'explorent pas à tâtons l'espace obscur dans lequel ils se meuvent.

Les enfants qui peuplent l'imaginaire de Claire Tabouret ne sont pas des adultes en réduction : graves, silencieux, ils sont figés dans leurs postures gauches, embarrassés par des costumes trop grands pour eux, dévoilant des genoux cagneux, des jambes trop courtes. Mais nul ne se risquerait à trouver ridicules leurs



costumes de lapins, de fées, de lutins ou de pierrots, leur regard dur venant freiner sèchement toute interprétation qui irait du côté de l'enfance comme métaphore de la fragilité et de l'innocence, même perdue. À eux, on ne la fait pas. Le plus grand tableau de l'exposition, *Les insoumis*, prend son titre d'une citation de Pierre Guyotat : « Il est absolument impossible d'obtenir un enfant qui entre dans ce désir de poésie, d'art, qu'il se soumette déjà ». En effet, les enfants de la peinture sont déjà partis en guerre, avec leurs drapeaux et leurs bâtons.

Chacune des œuvres présentées ici déploie des rémanences visuelles pour le moins floues : *Le Fifre* de Manet et le *Gilles* de Watteau sont convoqués pour un portrait en pied d'un personnage enfantin en costume de bouffon, et bien que ces représentations aux tonalités verdâtres, rosées et sépia en paraissent éloignées, comment ne pas penser aux photographies de classe, fêtes d'école primaire et autres célébrations scolaires pieusement conservées de génération en génération, jusqu'à ce qu'il soit impossible de reconnaître la grand-mère au milieu des visages anonymes ? Ce sont de ces images familiales que Claire Tabouret est partie, mais on se tromperait lourdement en parlant de ses œuvres comme réalisées « d'après photog-

raphie ». C'est encore et toujours de peinture dont l'artiste nous parle, depuis les visages vert électrique brossés nerveusement au regard d'un des enfants dont les cernes proviennent de l'aquosité de la peinture noire, s'étalant par capillarité sur le papier en des méandres poétiques.

Il est aussi question, dans cette exposition, de seuils, de frontières indistinctes. Le Palais qu'elle présente, sculpture précaire en dentelles anciennes recousues de fils colorés, est bien léger derrière sa façade ouvragée. Ses fenêtres, ses murs de claustras brodés n'ouvrent sur rien d'autre qu'une frêle structure de baguettes de bois. Et les personnages qui hantent sans malveillance les peintures de Claire Tabouret sont semblables aux jeunes Alfred et Élisabeth Dedreux, dans le portrait qu'a donné d'eux Théodore Géricault (1817) : fillettes et garçonnets aux coiffures semblables, aux costumes travestissant une identité floue. Derrière eux, l'orage gronde.

§ Camille Paulhan

« Claire Tabouret. Prosôpon ». Galerie Isabelle Gounod, 13, rue Chapon, 75003 Paris. Jusqu'au 31 octobre 2013. <http://galerie-gounod.com>